Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 16

Artikel: A la laiterie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223878

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

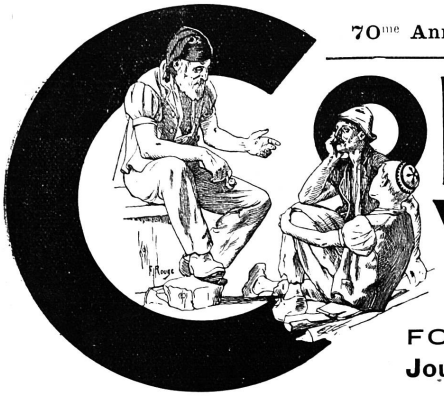
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

70me Année — N° 16

Samedi 18 avril 1931



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

CE QUE SE VAO MARIA

ON lulu avâi einviâ dè sè mariâ. Cein pâo arrevâ à tsacon. et se y'ein a que sè mâriont pas, on ne sâ pas bin âo sû porquiè. Lè z'ons po çosse, lè z'autro po cein. Ao bin ne trâovont pas dâi gaupès à lâo fantasi; âo bin nion ne lè vâo; âo ne sè tsaillont pas dè sè mettrè dézo la patta d'on gouvernémeint, et d'ourè dzor et né ruaillâ la marmaille ; âo bin oncora sè volliont pas mettrè dein lè cousons. Enfin quiet ! c'est coumeint desâi lo vîlhio Toinon : tsacon se n'idée.

Adon, lo gaillâ que vo dio, que sè volliâvè mettrè la corda âo cou, tsertsivè on bon parti. N'étâi pas tant onna pernetta que volliâvè coumeint la mounïa que la grachâosa poivè avâi à preteindrè kâ lo gaillâ avâi lè coûtès ein long, et coumeint trovâvè que l'ètâi peinablio dè travailli, onna fenna retse arâi bin fé se n'afférè.

Lâi avâi dein on autro distrit on bon bobet qu'avâi mé d'ardzeint què d'esprit, et qu'avâi trâi felhiès à mariâ ; mâ coumeint l'étiont tot lo potré dè lâo pére, sein portant étrè dâi bedoumès, lè chalands ne vegnant pas, quand bin lè pourrès drolès ariont bin volliu agottâ d'on bet dè mariadzo et que lo pére arâi bin volliu lè z'eindzaubliâ avoué dâi galés lurons.

Lo compagnon qu'avâi einviâ dè sè mariâ et qu'avâi fini pè trovâ cé nid, lâi vint onna demeindze férè onna vesita, et po avâi on estiusa, démandè se l'aviont dâi vatsès à veindrè. Enfin coumeint vegnâi dè liein on lâi fâ l'honétètâ ; on lâi fâ medzi on bocon dè pan et dè toma, et lo gaillâ que n'étâi pas nantstet fe djasâ on pou lo vîlhio.

— Adon, se lâi fâ, vo z'âi trâi felhiès à mariâ ?

— Oï, trâi felhies, la Marienne, la Gritton et la Suzon.

— Eh bin, ma fâi, clliâo que lè z'aront volliont avâi dâo bounheu, kâ mè peinso que voutrès felhies aront gaillâ oquiè à portâ à lâo z'hommo !

Adon lo pére que sè peinsâvé que po lè felhies c'étâi coumeint po lè tsévaux, qu'on est pe vito embarrassi d'on vîlhio que d'on dzouveno, lâi repond :

— Eh bin vouâite quie ! A la Suzon, la pe djeina, baillo veingt millè francs ; à la Gritton, vingtè-cinq millè et à la Marienne, la pe vîlhie dâi trâi, treinta millè, kâ faut bin derè que mé le sont vîlhies, mé l'ont dza travailli.

Lo gaillâ, qu'attiutâvè cein, que sè fottâi pas mau dè clliâo donzallès, mâ que trovâvè que l'ardzeint étâi bon à preindrè, lâi fâ :

— Vo n'ein n'ariâ per hazâ pas onco onna pe vîlhie ?

A la laiterie. — Votre lait ne contient pas de microbes ?

— Sûrement non, le patron fait toujours bouillir l'eau qu'il met dedans.

Pages d'autrefois

LE TAMBOUR

J'AI connu, dans mon enfance, un drôle de bonhomme. Sa petite taille, courbée et à moitié déhanchée, sa tête où de rares cheveux gris sillonnaient le cuir tanné du crâne, ses joues creusées de rides et plus rêches, avec leur barbe de huit jours, qu'une pomme ratatinée, je les vois encore et je ne les oublierai jamais. On l'appelait, j'ignore pourquoi, « le Quatorze-et-Demi ». C'était un pauvre diable, qui ne mendiait pas, mais qui vivait de la charité des bonnes gens. Des parents éloignés, car la mort avait rudement fauché autour de ses quatre-vingts ans, et des voisins lui offraient à tour de rôle la table du paysan et une botte de paille à l'écurie, contre de menus services.

Le dimanche, en été, il s'asseyait sur le banc devant la blanche maison rustique du cousin Jules ou de l'ami Pierre ; la jeunesse venait prendre place à ses côtés et lui demandait des histoires. Il avait fait les guerres de l'Empire. Son péché mignon était de conter abondamment ses campagnes de Prusse, d'Autriche, de Russie, — et de France, hélas ! Il avait combattu les Alliés en 1813; il était à Waterloo. Son visage alors s'animait, ses épaules se redressaient; dans ses yeux ternes et mornes à l'ordinaire passait une flamme d'orgueil. Sa voix cassée se raffermissait et, parfois, claironnait comme une voix de sergent dans la mêlée.

Et l'un de ses plus dramatiques récits s'éveille dans ma mémoire. Et je vous le dirai.

Le « Quatorze-et-Demi », les coudes aux genoux, est parti pour la gloire. Ecoutons-le !

— C'était en 1815, à Ligny. Une pluie chaude tombait. On savait que le maréchal Ney serait de la fête. L'avant-veille des camarades nous avaient crié, en défilant près de nous : «Ça va marcher, voilà le rougeaud ! » Et ils nous avaient montré, du bout de leurs fusils tendus vers un point de l'immense plaine, le « rougeaud » qui galopait au milieu de son état-major. Ça marcherait, oui, et tout le temps, jusqu'à la dernière culbute !

J'étais tambour. La peau de ma caisse était trempée comme une soupe. Un ciel noir de suie nous versait de l'eau sans répit. On aurait mieux aimé une goutte, vous comprenez, que toute cette rinçure, de là-haut. Gérard nous commandait. Un dur à cuire, celui-là ! Ney avait à faire ailleurs. L'Empereur était partout. Ces sacrés Prussiens tenaient les côteaux qui dominent Ligny. Il s'agissait de les déloger, mais les gaillards avaient de la colle aux semelles. Les batteries de réserve ont ouvert un feu du diable contre eux. Mes Allemands n'ont pas même l'air de s'en apercevoir. Tout à coup, la canonnade s'arrête. La deuxième division de la garde, les cuirassiers de Milhaud, le corps de Lobau s'ébranlent.

— Vive l'Empereur !

J'étais donc tambour. Tambour de la garde, mes petits. Il me manquait bien deux ou trois pouces de taille, pour être à la hauteur de mes grenadiers. Mais, ma foi, on n'y regardait plus de si près, en 1815.

Notre colonne aborde Ligny par l'est. Sous la pluie et dans la fumée, nous avancions en baissant un peu la tête: les balles sifflaient autour de nous comme un déluge de grêle. Nous autres, les tambours, nous battions la charge avec furie. Et, comme des possédés, nous suivions le flot sombre des bonnets à poil, en tapant à tour de bras sur nos caisses mouillées. Ah ! mes amis...

Une halte sous une averse de feu ! Le ruisseau de la Ligne a grossi formidablement; c'est un fleuve, et, d'instinct, on recule. Les Prussiens en profitent pour nous envoyer tout ce qui leur reste de plomb. C'est comme dans la danse des épis sous le vent... Mais bien des épis ne se relèveront plus !

Et les tambours ? On ne les entend plus. C'est cette pluie enragée sans doute, qui assourdit leur claire musique. Je suis là, dans la tempête, je n'ai pas un poil de sec sur tout le corps, et je ne sens que mes baguettes entre mes doigts crispés. Zie... Boum... Zie.. Ils se fichent pas mal de la pluie, les Prussiens...

J'ai besoin de me reposer, de souffler; je n'en peux plus.

On n'est plus des hommes, dans ces moments-là, on est des machines à tuer et à se faire tuer. Je ne savais rien, je ne voyais rien. La tête basse, le visage fouetté par l'orage, la fièvre dans le sang, j'allais avec les autres, sans me détourner, frappant de toutes mes forces sur ma caisse ruisselante. Ran, ran...

Un coup d'œil m'a suffi pour me rendre compte du silence soudain des tambours. Je suis presque seul, dans une sorte d'îlot formé par un tas de morts et de blessés. La Ligne, devant moi charrie des cadavres, et son large sillon rouge se traîne entre les noires colonnes de l'ennemi et nos régiments décimés. De tous ceux qui battaient gaiement la charge avec moi, pas un seul qui la battrait encore ! Ils étaient tous couchés là. Jean-Pierre Ténot, Eugène Grandet, Louis Fontaine, tous ! Brisé comme je l'étais, de faim, de fatigue, d'énervement, j'eus un accès de désespoir farouche, et, Dieu me pardonne, de lâche frayeur. Ne riez pas ! Il n'y avait pas à rire.

Il faut maintenant que je vous avoue une chose. Je n'ai jamais eu de l'esprit à revendre. Et, quoique vieux tambour, j'avais toujours eu de la peine à retrouver les signaux et marches de combat. Avec les autres, j'étais le plus fort de la bande: on a du poignet dans la famille, et je tapais mes rantanplans avec une vigueur qui faisait l'admiration de mon caporal. Mais, quand j'étais abandonné à moi-même, je brouillais tout. Et, dans l'état où j'étais à cette minute-là, j'aurais confondu un hussard avec un chasseur.

Les côteaux au-dessus de Ligny n'étaient toujours pas à nous. Notre infanterie barbotait, le long du ruisseau, dans des prés changés en marais. Un mouvement d'hésitation, presque de reculade, semblait se dessiner dans les rangs. Moi, je demeurais là, les yeux vagues, la caboche